

le de la Péninsule. Cette croisière devra en même temps surveiller les débarquements d'armes et de munitions de guerre.

Il y a déjà deux jours que des ordres analogues ont été expédiés aux autorités françaises sur toute la ligne de la frontière de terre.

Un journal de Paris dit que " peu de jours avant le 27 août, il a été fait de nouvelles ouvertures de la part du cabinet des Tuileries à M. le comte de Montemolin ; on offrait au prince la main d'Isabelle, en lui imposant les mêmes conditions que don François a acceptées, *La main de donna Luisa pour le duc de Montpensier, le titre de mari de la reine pour lui.*"

Ce journal ajoute que " le comte de Montemolin a énergiquement repoussé les offres qui lui étaient faites, et que c'est de ce jour qu'il a concerté son plan d'évasion."

Ce récit est vrai, dit la *Gazette de France*, mais il n'est pas complet : non-seulement on offrait au prince que d'être *le mari de la reine*, mais on exigeait de lui qu'il déclarât n'avoir aucun droit au trône d'Espagne, et qu'il reconnût que son père n'avait élevé qu'une prétention mal fondée.

Le prince s'est indigné, comme on le pense bien, d'une proposition qui le faisait souscrire à la condamnation de son père et de tous les héros de l'armée royale, qui auraient ainsi troublé l'Espagne pendant dix ans et fait couler des flots de sang pour une cause injuste.

... Nous recommandons une superbe lithographie de Sa Sainteté N. S. P. le Pape Pie IX, à vendre chez MM. Chapelcau et Lamothé, on assure que la ressemblance en est très exacte ; chacun pourra se procurer le portrait d'un Pape si chéri, pour la petite somme d'un écu.

— LE CALENDRIER ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL, pour l'année 1847, est sous presse, et se trouvera à vendre sous peu de jours chez M. Fabre.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On écrit de Langres :

" La présence du R. J. H. Newman dans notre cité n'a pas excité moins d'intérêt qu'à Paris. Sa simplicité et sa modestie ont fait le charme de toutes les personnes qui ont eu l'avantage d'être admises auprès de lui. Notre vénérable évêque l'a accueilli avec l'empressement et la cordialité d'un frère. Quarante à cinquante membres de notre clergé ont eu l'honneur d'être présentés à celui dont la parole éloquente émuait jadis la jeunesse studieuse de la première université d'Angleterre. Les marques de sympathie, dont le savant écrivain a été l'objet, lui ont dû le bonheur qu'éprouvent les catholiques de le compter parmi leurs frères. L'anxiété, avec laquelle on cherchait à apprendre de ses lèvres les progrès du mouvement religieux de sa patrie, trahissait l'intérêt avec lequel la France suit la renaissance de l'Angleterre. Il nous semblait voir dans la personne de M. Newman, allant se jeter aux pieds du vicairé de Jésus-Christ, un avant-coureur, dépêché par l'Angleterre, pour aller porter à Rome la nouvelle de son retour à la foi de ses pères. Puissent ces douces espérances se réaliser un jour ! Quels hommes admirables que ces convertis d'Oxford ! Dieu ne s'est pas choisi sans dessein des instruments si propres à accomplir de grandes choses.

" M. l'abbé Newman est accompagné du révérend Ambroise Saint John, qui, comme lui a été admis aux ordres mineurs, et se rend à Rome pour recevoir la plénitude du ministère sacré. Ce dernier était, avant sa conversion, membre du collège de l'église du Christ et vicairé de Walmer. Le second compagnon de M. Newman est le rév. Robert Aston Coffin, qui, quoique fort jeune, était chanoine de l'église du Christ et curé de Sainte-Marie-Madeleine, quand il a abandonné sa brillante position pour embrasser la vraie foi. M. Coffin ne va pas avec ses deux amis, il retourne en Angleterre. M. Newman et M. Saint-John se rendent de Langres à Besançon. Ils passeront ensuite par la Suisse pour aller à Milan, où ils s'arrêteront quelque temps afin de se familiariser avec la langue italienne, qu'ils désirent posséder avant d'arriver à Rome.

" Je puis ajouter sans indiscretion que les projets ultérieurs de M. Newman et de ses amis n'ont encore rien de bien arrêté. Les conseils dont ces messieurs vont s'éclairer à Rome influenceront puissamment sur leur détermination.

" M. l'abbé Dobré Dalgairns, qui termine ses études théologiques à Langres, espère pouvoir retourner au commencement de l'année prochaine en Angleterre, où il attendra son maître. Il paraît quoique les conversions soient moins fréquentes en ce moment qu'à la fin de 1845, que l'attention du public britannique ne se préoccupe pas moins vivement des faits accomplis et de ceux qui se préparent. Mais je m'arrête, car à votre journal appartient le soin de continuer la tâche qu'il a commencée et poursuivra, de nous tenir au courant des évènements qui constatent les progrès du catholicisme en Angleterre et le retour d'une partie de l'église anglicane à l'unité.

— On ne lira pas sans un vif sentiment de douloureux intérêt la lettre suivante, que Mgr. l'évêque de Beauvais vient d'adresser à son clergé, au sujet de la mort de M. l'abbé Pouillet :

" Beauvais, le 29 septembre 1846.

" Monsieur et cher Coopérateur,

" Je viens épancher mon cœur dans le vôtre, réclamer le concours de vos prières et de vos saints sacrifices pour celui qui fut mon élève, mon intime ami, mon ancien collègue au séminaire, un de mes collaborateurs les plus précieux, et une des gloires de mon diocèse. M. l'abbé Pouillet, vicairé-général, supérieur de l'institution de Saint-Vincent, docteur ès-sciences et licencié ès-lettres, n'est plus ; il a succombé à une maladie aiguë dont il avait puisé le germe dans un voyage scientifique en Algérie. Déjà très-fatigué par les travaux excessifs de l'année, M. Pouillet a voulu utiliser les quelques semaines de loisir dont il pouvait disposer, en allant visiter l'Afrique française. Je n'ai consenti à ce voyage qu'avec une extrême répugnance craignant que l'amour de la science ne fit oublier à un prêtre qui m'était si cher les ménagemens qu'exigeaient sa santé et ses forces. Hélas ! mes pressentimens n'étaient que trop fondés ! Atteint d'une maladie cruelle, il a traversé la mer, puis presque toute la France sans aucun repos, et il est arrivé à Senlis épuisé et mourant. Tous les secours de l'art, tous les soins de l'amitié dont il a été environné jusqu'au dernier instant, n'ont pu prolonger sa vie ; il a expiré entre mes bras et au milieu de ses confrères désolés, le 27 de ce mois à dix heures du soir. Sa fin a été digne de sa vie. Il a reçu avec une pleine connaissance, avec une foi vive et une entière confiance en la miséricorde divine, tous les sacrements de l'Eglise. Tant que ses lèvres ont pu se mouvoir, il n'a cessé d'articuler des actes d'amour de Dieu. Interrogé par moi s'il pensait à Dieu, s'il lui offrait son cœur et sa vie : " Eh ! que pourrais-je faire, m'a-t-il répondu, si je ne donnais mon cœur à Jésus-Christ ? " Il ne voulait vivre que pour se consacrer de plus en plus à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Peu de tems avant de mourir, il avait répondu à ses amis qui le pressaient de s'unir à eux pour demander sa guérison : " Oui, si Dieu me rend la santé, je travaillerai à sa gloire ; je serai à lui tout entier. " Le Seigneur s'est contenté des pieux desirs qui venaient couronner tant de bonnes actions, une vie toute de dévouement et de sacrifice ; il l'a appelé à lui. Quelque déchirante que soit cette perte, vous direz avec moi, Monsieur le Curé, *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sit nomen Domini benedictum.* Je ne prétends point faire ici de l'ami qui j'ai perdu un éloge qui serait superflu : sa louange est dans toutes les bouches ; son souvenir vivra dans tous les cœurs. Les membres du clergé qui ont connu M. l'abbé Pouillet, soit au séminaire quand il enseignait la philosophie, la théologie et les sciences, soit à Saint-Vincent, où son talent a jeté tant d'éclat, savent qu'en lui étaient réunies les qualités les plus éminentes et les plus rares. On s'étonnait de son érudition dans un âge si peu avancé, de son éloquence, de la pénétration de son esprit, de sa profonde connaissance des sciences et des hommes ; mais on admirait plus encore sa foi, sa piété, cette aimable simplicité et cette modestie parfaite qui ajoutaient tant de charmes à ses talens. De tous ces dons de la grâce, de la nature et de la science, il ne nous reste plus, hélas ! que des souvenirs, que de tristes regrets !

" La mort prématurée et si prompte de M. l'abbé Pouillet est, sans doute, pour l'Institution de Saint-Vincent, une perte immense ; toutefois nous avons la ferme confiance que l'existence de l'établissement et sa prospérité ne seront point compromises. Les prêtres estimables qui ont secondé celui que nous pleurons, restent à leur poste, plus dévoués que jamais à une œuvre qui devient pour eux un héritage sacré ; le personnel des professeurs va se fortifier par l'adjonction de plusieurs collègues zélés et capables. Vous voudrez bien, en conséquence, rassurer les personnes intéressées au maintien de l'établissement, et prier avec nous, afin que Dieu daigne bénir une maison où la jeunesse, en se formant aux lettres et aux sciences, apprend à le servir et à l'aimer.

" Cette lettre, monsieur le Curé, ne renferme aucune prescription ; mais le désir que je vous exprime est bien suffisant pour assurer au prêtre vertueux que le diocèse vient de perdre le pieux suffrage de vos prières. En m'élevant successivement tant de prêtres qui je chéris, la Providence m'attache plus vivement à ceux qui me restent ; leur piété, leur zèle, leur affection filiale, consoleront le cœur d'un évêque qui est tout à eux à la vie et à la mort.

" Recevez, etc.

" † JOSEPH-ARMAND, évêque de Beauvais."

SUISSE.

— Nous empruntons à une correspondance de la *Presse*, les détails suivans sur les discussions qui ont eu lieu dans la diète, au sujet des affaires religieuses de la Suisse :

" L'expulsion des Jésuites a été débattue avec un si grand étalage de savoir théologique et avec une érudition si sophistiquée, qu'on croyait assister à un concile en entendant les révérends pères de la diète. M. Druey s'est particulièrement signalé par un luxe d'érudition qui avait son côté plaisant. Il s'agissait de faire remonter le méthodisme jusqu'aux Grecs ; car son discours, perfidement habile, a été combiné tout entier à l'intention du canton de Vaud et de sa situation ecclésiastique. M. Druey a saisi le prétexte des Jésuites pour exciter une nouvelle haine contre les Vaudois qui ne consentent pas à laisser garrouter leur christianisme par le conseil d'Etat. Il a démontré que l'Etat est maître de l'Eglise et doit avoir la haute main sur elle. Il a oublié d'ajouter un mot, c'est que pour réaliser ce perfectionnement social, il faut être à deux de jeu : un Etat qui puisse imposer le joug et une Eglise qui veuille le subir. L'Etat de Vaud a fait preuve de bonne volonté, mais il n'a encore réussi qu'à scinder l'Eglise nationale en

ERREUR